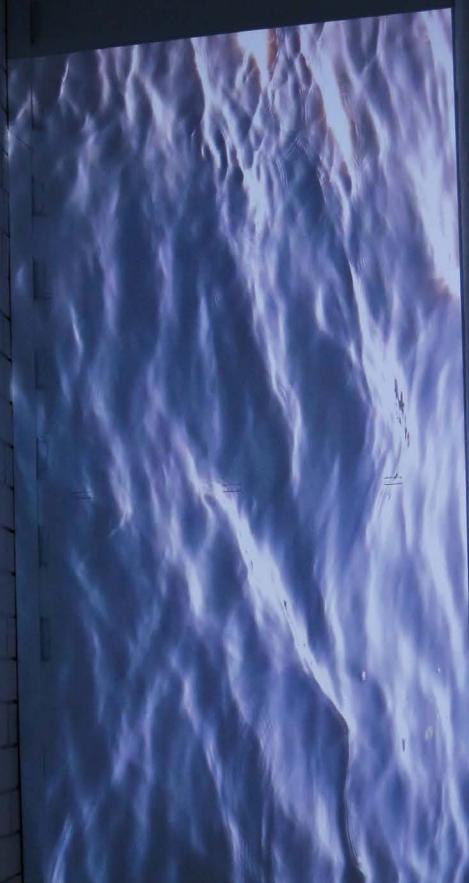


Édouard
Sautai



Flood 17 mars – 27 mai 2017
Édouard Sautai



C'est une grande fierté pour notre ville que d'accueillir l'exposition *Flood*, d'Édouard Soutai à la galerie Fernand Léger. Nouvelle aventure artistique à Ivry, après ses créations sur l'espace public, *La rémanence du passing-shot* au cœur du nouvel îlot d'habitation de la rue Germaine Tillion et *Water-polo stadium* en centre-ville. L'eau, la ville, l'espace, la matière, la lumière... sont autant de pistes de création que l'exposition d'Édouard Soutai se propose de nous faire découvrir avec talent. Une belle contribution artistique qui prend toute sa place dans la dynamique ivryenne de développement de la culture pour tous.

Philippe Bouyssou
Maire d'Ivry-sur-Seine

Subversions d'espaces

Valérie Knochel Abecassis
mars 2017

L'exploration d'un environnement, d'un espace, d'une architecture, à partir de l'expérience de la matière et de sa temporalité, constitue le terrain de la recherche artistique d'Édouard Soutai qui se formalise par le travail de la sculpture, du dessin, de l'image, photographique et vidéo, et de l'*in situ*. Invité à intervenir pour un projet contextualisé, Édouard Soutai n'a de cesse d'engager une analyse rigoureuse de la genèse et du cadre spatial offert, conditions de l'aboutissement d'une œuvre. En chercheur, – savant tout autant que praticien –, sur la base de connaissances théoriques et pratiques, celle de l'histoire de l'art et de l'architecture, et des techniques du constructeur et de l'ingénieur, l'artiste expérimente des savoir-faire, et démontre ses talents de compositeur. Metteur en espace et en scène, il déploie des œuvres qui font récits, et offrent des expériences physiques et mentales inespérées à l'invité qui veut bien se prêter à leur arpentage.

Pour le projet *Flood* conçu à l'invitation de la galerie Fernand Léger à Ivry-sur-Seine, l'étude préparatoire à la mise en œuvre prolonge une connaissance personnelle, longue et aboutie, de la ville, affirmée récemment par la commande publique *La*

rémanence du passing-shot (2017) implantée dans l'espace public. Une récente intervention qui fait écho à l'exceptionnelle volonté politique de la Ville de travailler à l'ancrage de la création artistique contemporaine sur son territoire, dans un contexte architectural historique reconnu.

Aux côtés de ce cadre architectural et urbain inédit, c'est la proximité de la Seine qui impacte le scénario du projet *Flood*. L'eau accompagne cette exposition, en fil conducteur. L'eau dans son état liquide fascinant, difficilement maîtrisable, bien connue par son caractère nécessaire à l'homme, mais aussi reconnue pour sa capacité dévastatrice lors des catastrophes naturelles, suscitant un débat écologique récurrent.

Un sentiment contradictoire d'attirance et de crainte qui affleure et accompagne tout au long du parcours qui est proposé. Car c'est bien de cheminement dont il s'agit ici, et d'expériences où le corps comme l'esprit, sont mis à l'épreuve de lieux et de temporalités étranges : subversion d'espaces induisant bouleversement de pensées. Des décalages de points de vue bienvenus, propices au doute circonstancié, au jugement critique et au cheminement personnel.

Hommage au patrimoine et bouleversement des acquis

C'est en extérieur, dans l'espace public que *Water-polo stadium* (2017) introduit l'exposition, un dispositif qui active l'architecture polyédrique du Kiosque Raspail conçu par Renée Gailhoustet dans les années 70. Jumeau du Kiosque Lénine, initialement à vocation commerciale, aujourd'hui espace d'exposition, la construction devient ici sculpture émergente et sémaphore, signal lumineux comme un appel vers l'exposition présentée dans les sous-sols de la Galerie. *Water-polo stadium* un objet persistant, flottant peut-être après la crue de la Seine voisine, et l'inondation de l'espace d'exposition que l'on imagine déjà en partie immergé. Lors de la crue exceptionnelle de 2016, le fleuve ne s'est-il pas répandu dans quelques rues de la ville...

Édouard Soutai prend le parti de ne pas investir le Kiosque Raspail par une exposition de format classique, invitant le visiteur à y pénétrer, mais d'en proposer un regard distancié depuis l'extérieur. La lumière et l'eau sont les matériaux qui permettent le passage de l'architecture à valeur d'usage à l'objet-sculpture à sujet contemplatif. Une œuvre hommage à l'architecture patrimoniale existante, reconnue et préservée, qui évoque par son titre une architecture monumentale, celle d'un stade à caractère populaire, accessible au plus grand nombre, et convoque une nouvelle fonction possible, celle d'un centre nautique. Toutefois, Édouard Soutai transforme cette construction à l'échelle d'une maquette, et plus encore à celle de sculpture, objet d'art contemporain dont la dimension « démocratique » est souvent débattue. Peut-être aussi et déjà la question de la pérennité de l'architecture, de sa réhabilitation possible, voire de sa disparition qui affleure. Paradoxes.

L'espace comme œuvre

En entrant dans les espaces intérieurs de la galerie, et si l'on suit, *stricto sensu*, le plan de l'exposition qui est proposé, le visiteur n'est pas

immédiatement plongé dans les profondeurs mystérieuses annoncées. Malgré l'image présentée immédiatement – gros plan de l'intérieur « noyé » du Kiosque –, et les vibrations sonores qui affleurent depuis les étages inférieurs, et attirent, dans une dimension inquiétante, annonciatrice de bouleversements météorologiques possibles. Il est au contraire invité à prendre la mesure stable et solide de *Intersections* (2009 – 2017) une œuvre en *work in progress*, réactivée ici dans un dispositif, à la fois sculpture et architecture.

Expérimentés et réalisés en collaboration avec une école de chaudronnerie, donc à l'appui de compétences éprouvées, plusieurs modules en acier oxydé verni, de dimensions variables – matérialisations du volume commun à deux cylindres de même diamètre se croisant à des angles différents –, sont disposés sur un sol réalisé dans le même matériau. Sentiment, par leurs formes hybrides, d'y avoir été jetés aléatoirement à la manière d'un jeu de dés ou d'osselets, ils composent un dessin que l'on imagine au contraire très pensé. Une œuvre dont une force immense se dégage par l'emploi du matériau industriel, travaillé par oxydation et polissage, transformant sa rugosité et froideur initiales en une attirante délicatesse due sans doute aux variations de traitement et de perception de cette tôle rouillée tendant par endroit vers un traitement pictural bleu-noir lumineux et velouté.

Le visiteur est invité à y circuler, prenant la mesure des objets, arpentant le sol réverbérant, à la fois œuvre *in situ*, architecture et socle aux sculptures, activant peut-être par sa présence la finalité de cette œuvre. On pense alors, et comme Édouard Soutai lui-même le signifie, à Carl André, récemment retrouvé au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris qui « redéfinit la sculpture en un lieu d'expérience de l'espace, de la forme, et de la matière, à partir d'éléments standards, de matériaux industriels bruts ». Un propos profondément convoqué dans l'œuvre d'Édouard Soutai : la pratique physique et sensorielle de l'œuvre, par l'expérience de l'espace et de la matière.

Cartographie utopique de territoire

C'est avec *Fil de Seine*, succession de douze dessins, que l'on retrouve l'eau, annoncée en introduction par *Walter-polo stadium*, comme matière de l'exposition. *Fil de Seine* dessine en douze panneaux – tracé bleu sur fond noir imprimé sur aluminium –, une cartographie inconnue du fleuve depuis sa source jusqu'à son estuaire. Une cartographie objective qui révèle la beauté du dessin tracé par le fleuve, et subjective par l'impossibilité de son usage géographique. Parti pris également, celui de présenter l'axe principal de la Seine dressé d'Est en Ouest, dans une horizontalité ré-équilibrante à l'œil.

Une cartographie toutefois non fictionnelle de l'impact des interventions de l'homme sur le cours naturel du fleuve, le modifiant par divers aménagements et constructions : canalisations, bassins et zones portuaires, ou au contraire le délaissant jusqu'à la disparition de quelques-uns de ses affluents. Un dessin témoin des incidences de l'homme qui transforment le paysage naturel en paysage culturel, une carte recouvrant le territoire, sans doute peu immédiatement reconnaissable pour un observateur lambda, mais que chaque habitant et explorateur de ces espaces peut au contraire repérer et connecter à sa pratique personnelle de ceux-ci. Comme c'est le cas d'Édouard Sautai né au Havre, qui a vécu, et parcourt encore plusieurs endroits de ces terres joutant le fleuve, créant ainsi sa propre utopie de la Seine.

Exercice de géométrie et point de vue

L'expérience se poursuit avec *Mazzocchio* [2017], construction en bois d'un quart de mazzocchio positionné dans un angle inférieur d'un mur de la galerie Fernand Léger, recouvert de miroirs, qui réfère aux recherches scientifiques et artistiques sur la perspective, réalisées durant la Renaissance italienne. En particulier le travail de Paolo Uccello, et *le Déluge*, fresque peinte pour le cloître du Couvent dominicain de Santa Maria Novella à Florence, au milieu du XV^e siècle, qui

accompagne, en filigrane, la conception du projet *Flood*. Le mazzocchio, coiffe florentine masculine en forme de tore, transposé en exercice de géométrie éprouvé par plusieurs peintres célèbres de la Renaissance italienne pour témoigner de leur maîtrise de la perspective. *La contre-attaque de Micheletto da Cotignola* conservée au Musée du Louvre, panneau central du triptyque de *la Bataille de San Romano* [1456] réalisé par le même Paolo Uccello, offre un autre exemple de mazzocchio traité en polyèdre à facettes noires et blanches, qu'Édouard Sautai a pu étudier avec attention. Un mazzocchio qui allie de nouveau beauté de la forme, mise en perspective et pouvoir cinétique, trois points très bien analysés par James Blædem dans *Paolo Uccello et la représentation du mouvement. Regards sur la Bataille de San Romano** et qui s'appliquent d'autant au travail réalisé par Édouard Sautai.

Édouard Sautai, en expérimentateur de formes géométriques et de mises en perspective. C'est le cas avec « son » quart de mazzocchio dont la réflexion dans l'angle du mur en miroirs, le recompose dans son entièreté, en sa forme fermée initiale. Sculpture en bois blond qui devient par sa spatialisation une architecture incluant le reflet du visiteur, qui selon sa place dans l'espace, et sa proximité plus ou moins importante avec les miroirs, se multiplie et ne peut échapper au point de vue.

Jubilation sans doute de l'artiste dans cet exercice renaissant affirmant une certaine maîtrise technique, ses propres calculs géométriques figurant d'ailleurs non loin de l'œuvre, sous forme d'études exposées au mur comme un rappel de ses compétences.

Architecture illusoire

Dans l'obligation de rebrousser le chemin habituel de circulation de la galerie, la porte d'accès à l'espace suivant bloquée ici pour *Flood*, après avoir croisé de nouveau les jeux illusoires de *Mazzocchio* et de *Fil de Seine*, c'est à *Miroirs* [2013-2017] que le visiteur empêché fait face,

dans l'impossibilité de pénétrer dans la salle fantasmée par une étendue d'eau occupant l'ensemble de sa surface. Sol liquide impraticable, surface-miroir où se reflète l'environnement architecturé, chaque élément qui le compose, plafond, poutres, néons... se projette dans la noirceur de l'eau dont il est difficile d'estimer la profondeur. Nouvelle perte de repère spatial.

On rappellera ici la situation en sous-sol de ces espaces aujourd'hui galerie d'art contemporain, conçus par Jean Renaudie dans les années 70, dont l'affectation initiale était celle d'un cinéma, et que l'on sait protégés d'un cuvelage, empêchant les infiltrations possibles de la Seine. Conservant en mémoire la récente crue du fleuve, la salle semble en submersion, l'eau affleurant aux pieds du visiteur. Entre attirance et crainte, c'est sans doute l'étrangeté qui prévaut, celle d'une étendue sombre, abyssale, possiblement profonde, qui pourrait à chaque instant grossir et engloutir, et où se reflètent la matérialité insaisissable de l'espace environnant et l'évanescence de ses souffles.

Édouard Sautai renverse les repères spatiaux et bouleverse nos ressentis sensoriels à l'image des dispositifs de Per Barclay auquel je ne peux m'empêcher personnellement de penser, *Chambre d'huile* par exemple investissant une cour intérieure du bâtiment Thomson avant sa réhabilitation, en région parisienne, en 2011. Mêmes sols liquides devenus surfaces réfléchissantes, projection mentale vers de possibles failles vertigineuses, attirantes et répulsives à la fois, empêchant tout point d'ancrage.

Avec Édouard Sautai c'est l'eau qui modifie la perception, élément naturel reprenant « sa » place au sein de l'architecture, construction invasive et contraignante de l'homme. Le visiteur habitué du lieu, contraint par la masse liquide, ne peut en descendre les escaliers désormais engloutis. Réactivant quelques souvenirs, il prend la mesure de cette eau envahissante montée à 1,50 m du plafond.

Une nouvelle référence possible à la temporalité fragile de l'architecture.

Expérience physique

C'est presque en apnée que l'on aborde le troisième espace d'exposition situé au dernier sous-sol de la galerie où l'on pressent que l'eau continuera de nous accompagner.

Ainsi *Prendre un bol d'air*, vidéo réalisée en 1994 avec William Hague, cameraman spécialiste de la surveillance des équipements portuaires, où l'artiste fait déjà preuve de son attirance pour le milieu aquatique et de son souhait de l'expérimenter par son propre corps. À l'inverse du sens commun des lois physiques : prendre un bol d'air sous l'eau ! Édouard Sautai en fait l'expérience, et « boit », « respire » dans un bol, l'air préalablement capturé dans une bouteille. Une performance à la Buster Keaton, où Édouard Sautai en « casse-cou » explore la matière « eau », se mettant en scène dans un cadrage singulier, la tête en bas, les pieds que l'on imagine accrochés au rebord d'une piscine. Figure d'un artiste comme un poisson prisonnier dans son bocal, à travers la vitre d'un aquarium, ici l'écran de la caméra. Troublante mise en danger de l'artiste, et perception du spectateur face à ce défi incongru.

Dissolution de la matière

La vidéo *Monumelt* [2017] poursuit cette exploration du milieu aquatique et du pouvoir de destruction du liquide sur le solide. Des maquettes d'architecture réalisées à partir de morceaux de sucre sont plongées dans l'eau : des bâtiments non reconnus, mais non moins emblématiques de quelques périodes caractéristiques de l'histoire de l'architecture, antique, médiévale, et moderne *a priori*. Avec l'évidence de la fragilité du matériau face à l'eau, les constructions patiemment agencées, s'effondrent en quelques instants. La question de l'échelle, avec la réalisation de ces maquettes en LEGO® de sucre, et celle de la temporalité de leur dissolution « en live » révèlent de nouveau le caractère éphémère des constructions architecturales. Le process employé fait que le patrimoine devient ruines, jusqu'à la dissolution quasi-totale, et compose de curieux paysages

subaquatiques, que l'on peut tout autant imaginer en peintures d'univers célestes. Des séquences où se perçoit de nouveau la force des éléments naturels face à la construction de l'artifice que l'on croit immuable. Une puissance accentuée par la bande son remarquable réalisée par Armand Lesecq, jeune compositeur de musique concrète, qui accompagne ces scènes ludiques de destruction, les repositionnant dans une dramaturgie sérieuse et angoissante, et irradie dans les espaces voisins jusqu'à remonter dans les parties supérieures de la galerie. Peut-être l'arrivée du déluge annoncé dès le début de cette exposition.

Regard subversif et nouveaux possibles

La force de la nature face à l'apparence de l'immuable, est aussi le sujet de la dernière vidéo présentée dans la salle adjacente, *Flood [travelling fluvial]* (2016) témoigne d'une nouvelle expérience tentée par l'artiste à l'occasion de la crue de la Seine à l'été 2016. Dans un travelling de 18 mn l'artiste filme à fleur d'eau le cœur de Paris nous faisant le cadeau d'images inconnues d'un fleuve et d'un cœur historique de la ville que l'on croit connaître. Un film où des sentiments paradoxaux se mêlent à nouveau : douceur et légèreté de cet instant fugace, et puissance incontrôlable du fleuve en crue. Une impression de dangerosité frôlée, par ce corps errant dans le courant non maîtrisé de l'eau débordante. L'artiste est seul, dans un silence inattendu, par instant percé de quelques bruissements de la ville : passants et véhicules que l'œil de la caméra croise furtivement. Le cadrage qui se déploie par instant à 360 degrés, rend la situation d'autant incongrue, l'artiste-vidéaste par instant chahuté par le courant du fleuve, et la réverbération sonore du flux de l'eau lors du passage des voussures des ponts. Drôle de traversée, un élan enfantin que l'on pressent stoppé net par un censeur inopiné. Une nouvelle expérience de l'auteur saisie à l'occasion d'une actualité imprévue.

Si l'épreuve physique et mentale, inédite et décalée, est l'objet du travail d'Édouard Sautai,

dans une dimension exploratoire personnelle, qui s'apparente parfois à celle d'un enfant en recherche effrontée et sans cesse renouvelée de connaissances du monde, celle-ci s'offre aussi à l'amateur éclairé qui veut bien se prêter au jeu de cette quête. *Flood*, est pour le visiteur une exploration déroutante et heureuse de subversion d'espaces et de regards : celle de décalage des points de vue au sens de la perspective, et de perception physique, et celle du renversement d'appréciation au sens du jugement critique.

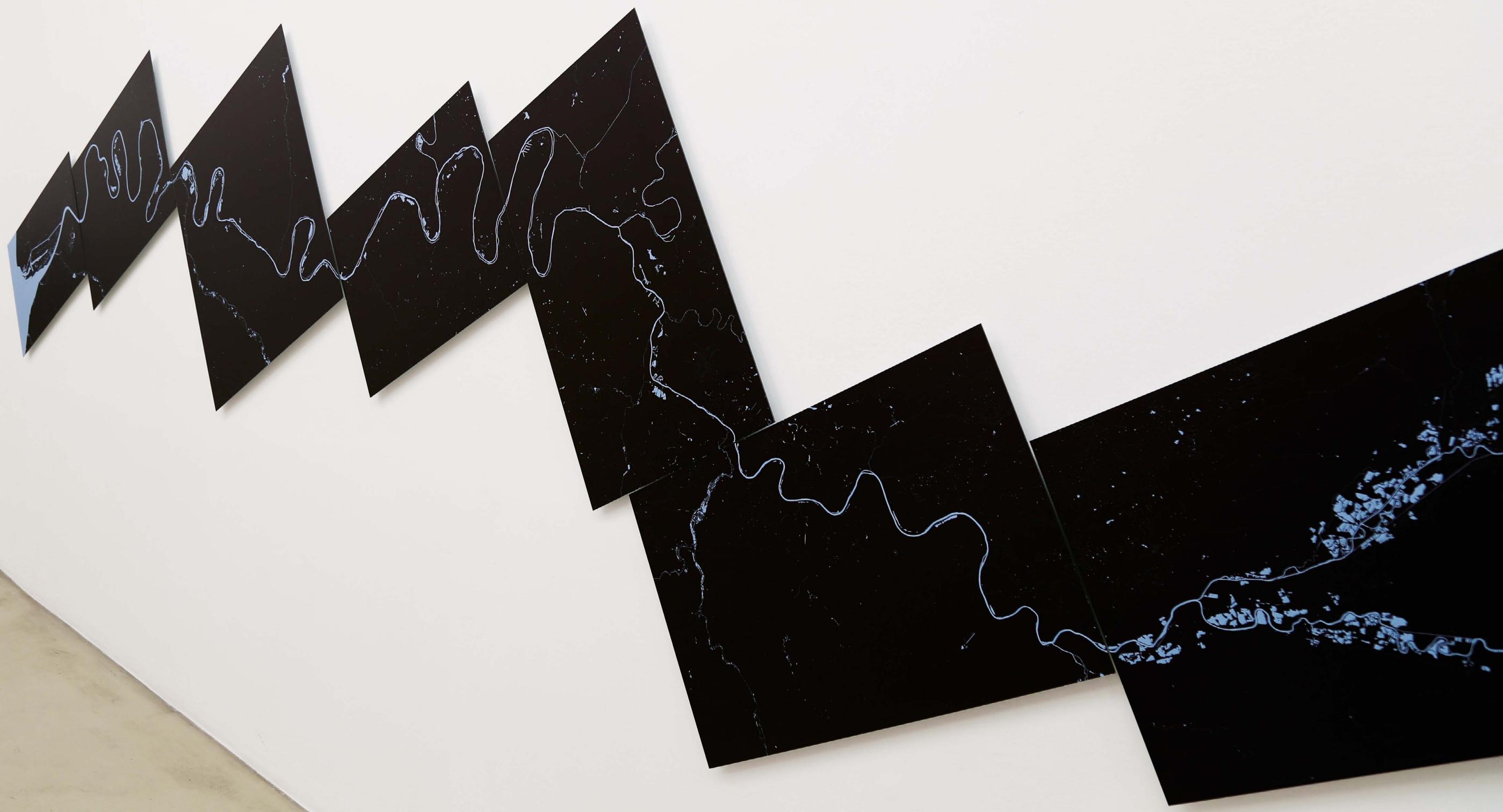
Alternant analyses pragmatiques de la géométrie, constructions rigoureuses à l'appui d'une connaissance aboutie des matériaux, et expériences empiriques d'éléments naturels parfois mal connus, Édouard Sautai cherche à saisir les marges, la fragilité et l'imperfectibilité du monde. Édouard Sautai : humaniste ? À l'image des artistes de la Renaissance italienne, un artiste engagé sans cesse à la recherche d'acquisitions de savoirs et de compétences offrant la possibilité d'explorer des terrains inédits. Un artiste chercheur et expérimentateur, généreux et perturbateur du sens commun, qui brouille les pistes du banal et de l'usuel. Le travail d'Édouard Sautai : une chance inouïe d'expérience de l'œuvre...

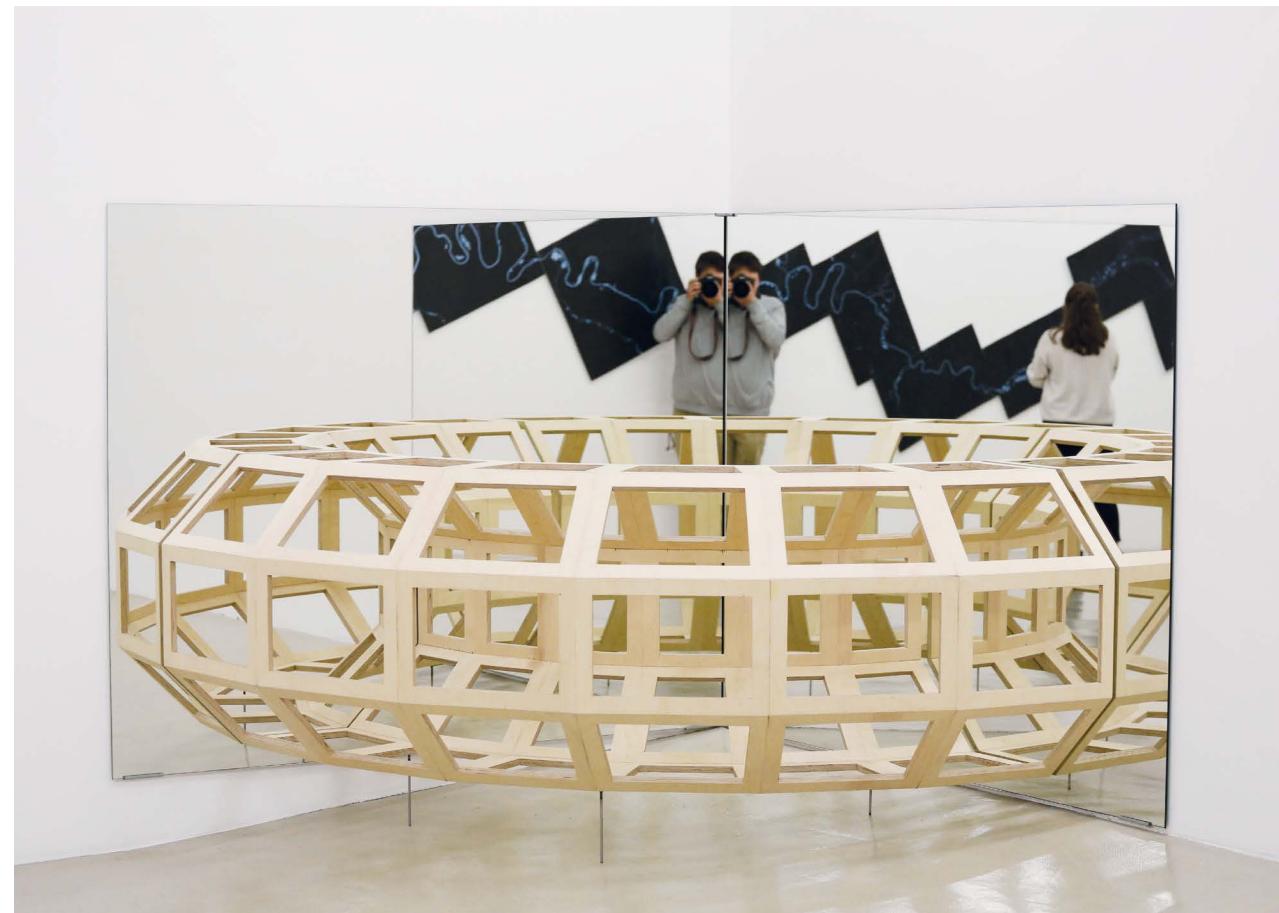
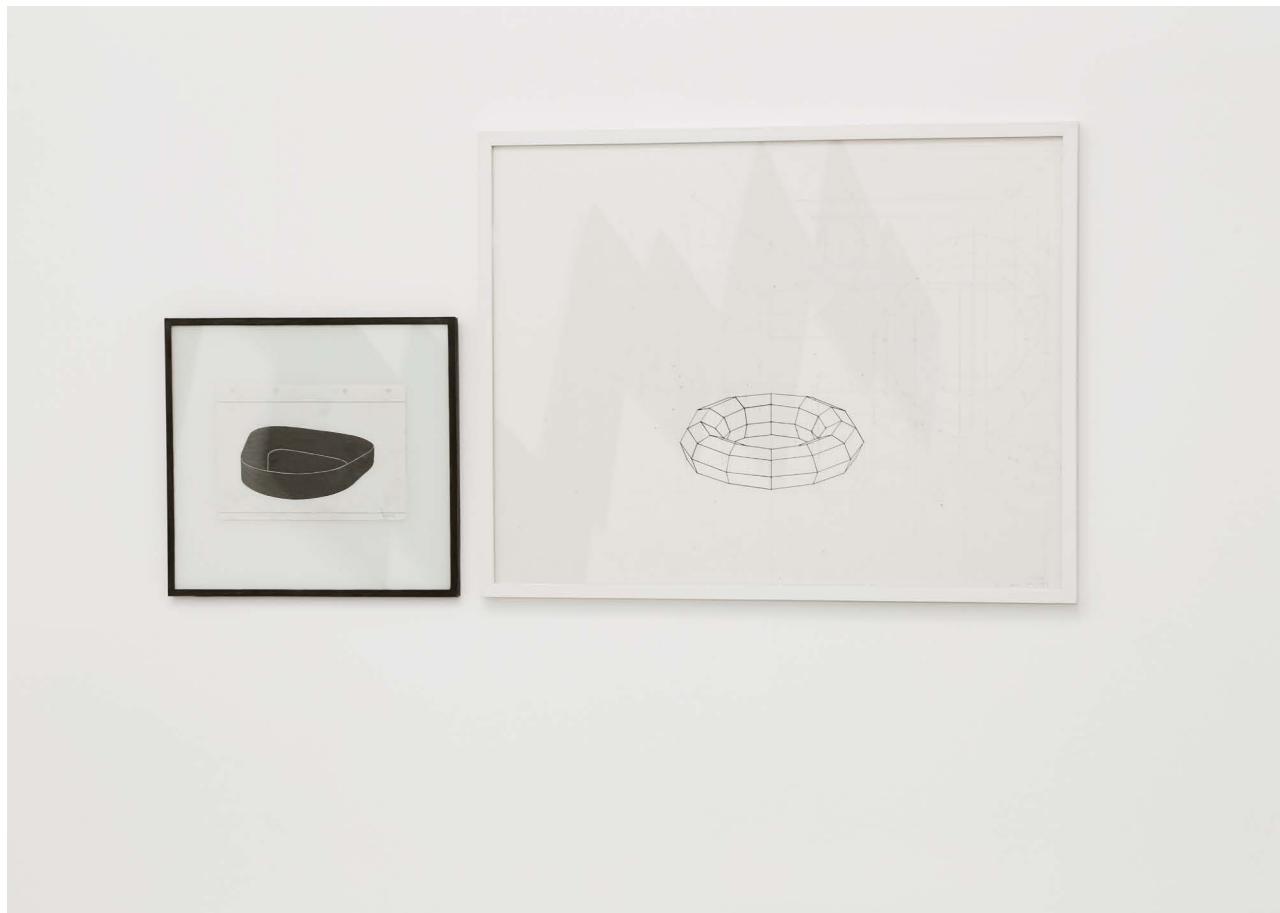
*James Blødem : *Paolo Uccello et la représentation du mouvement. Regards sur la Bataille de San Romano*. Paris, Ensba, Espace de l'art, 1996.







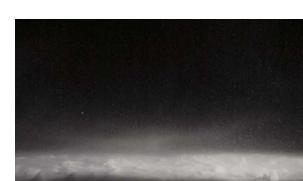
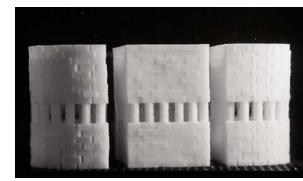
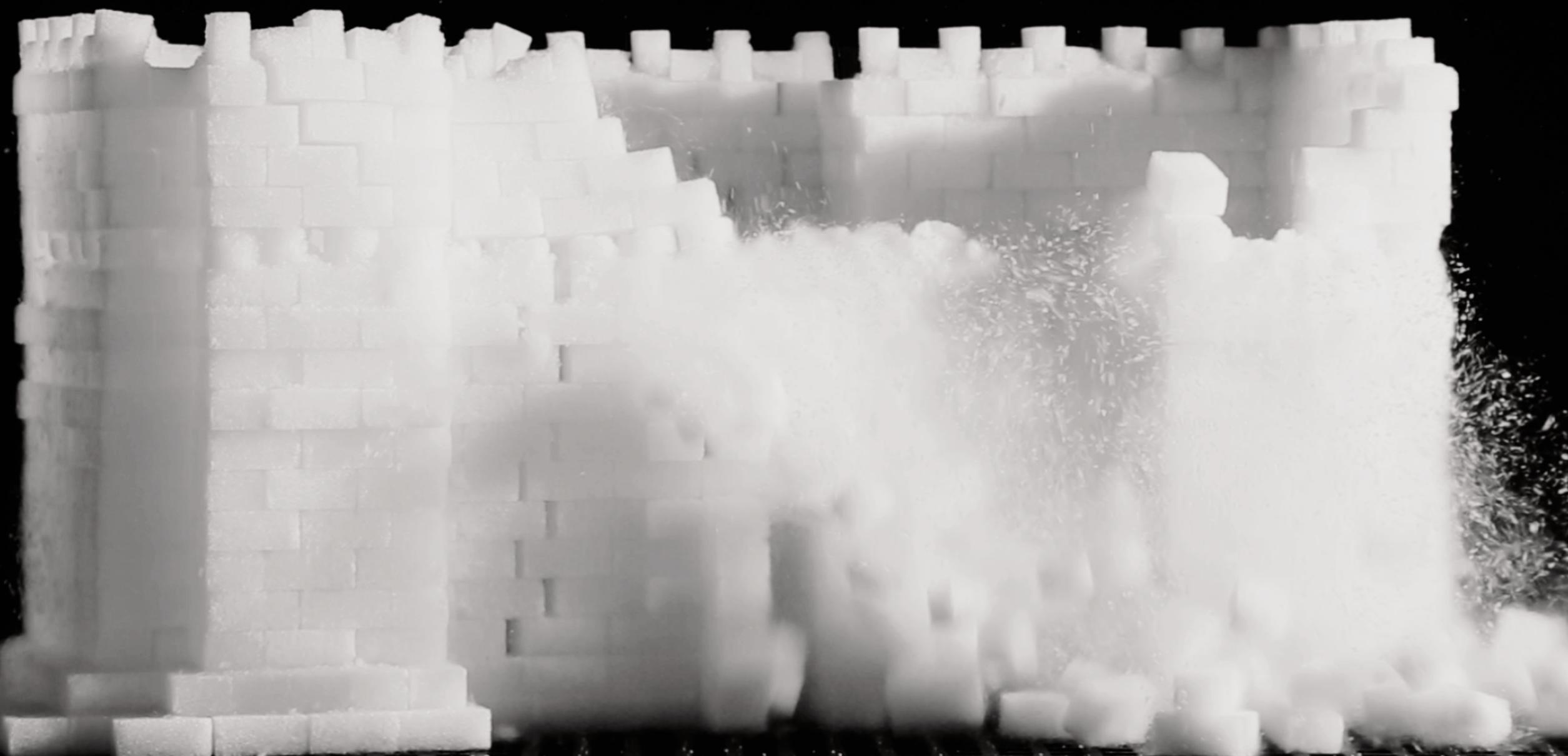


















Des œuvres dans les murs

Édouard Sautai a posé ses valises à Ivry depuis plus de deux ans. Après *La rémanence du Passing Shot*, une œuvre sur l'espace public, *Water-polo stadium* une installation au KR (Kiosque Raspail), l'artiste investit les trois espaces de la galerie Fernand Léger, galerie d'art contemporain de la ville, pour une exposition personnelle *Flood*.

Ce dialogue permanent entre l'espace dedans et dehors permet à l'œuvre de prendre plusieurs formes, de dessiner différentes facettes de la préoccupation de l'artiste et met en valeur l'axe artistique que porte la galerie. Édouard Sautai installe son œuvre au cœur de la mémoire architecturale d'Ivry-sur-Seine, tenant compte de l'un des éléments constitutifs de la ville : l'eau. Il questionne cette architecture, sa pérennité et adapte ses recherches aux contraintes du lieu et de ses espaces. Le lieu s'impose à l'artiste qui se confronte à ses contraintes intrinsèques et positionne son œuvre en conséquence. Mais comment construire une narration fluide, entre les différents espaces de la galerie ? Comment offrir des perceptions et des sensations nouvelles avec différents médiums (eau, métal, bois, photos, etc.).

L'œuvre *Miroir submersif* regroupe un ensemble de réponses. Cette œuvre forme la colonne vertébrale de l'exposition : c'est le miroir de l'objet, celui de la surface, le miroir de l'architecture et le miroir de soi. Il nous renvoie à la fragilité de notre perception et à l'illusion de notre vision. Elle nous interroge sur le visible et son image. Cette œuvre nous questionne sur l'aspect éphémère de notre mémoire.

Hedi Saidi mars 2017.

Responsable du service Arts Plastiques

Directeur de la galerie Fernand Léger

Galerie d'art contemporain de la Ville d'Ivry-sur-Seine

Légendes des photos

couverture.

Mazzocchio. 2017
1,8 x 1,8 x 1,4 m
Contreplaqué de bouleau
et miroir

p 2.

Water-polo stadium.
2017
Architecture (Kiosque
Raspail), eau, lumière,
dispositif de mise
en mouvement de l'eau

p 4.

*Aval de l'Écluse de
Cannes-Écluse.* 2016
série *Ondes*
Vidéo
30s en boucle

p 11-13.

Intersections.
2009-2017
90 cm x 90 cm x 90°
79 cm x 79 cm x 85°
79 cm x 79 cm x 85°
71 cm x 71 cm x 80°
63 cm x 63 cm x 90°
Acier oxydé et verni

p 14-15.

Mazzocchio. 2017
1,8 x 1,8 x 1,4 m
Contreplaqué de bouleau
et miroir
Fil de Seine. 2017
Impression UV sur Dibond
12 formats de 80 x 80 cm
à 45 x 70 cm

p 16-17.

Fil de Seine. 2017
Impression UV sur Dibond
12 formats de 80 x 80 cm
à 45 x 70 cm

p 18.

Sans titre [vélodrome].
1994
15 x 21 cm
Crayon gras sur papier
Étude de Mazzocchio.
1996
50 x 65 cm
Graphite et encre sur
papier Ingres

p 19.

Mazzocchio. 2017
1,8 x 1,8 x 1,4 m
Contreplaqué de bouleau
et miroir

p 20-23.

Miroir submersif.
2013-2017
5,7 x 21,4 m
Bois, bâche PVC, Eau,
encre de chine

p 25.

Prendre un bol d'air.
1994
Vidéo sonore
Durée : 5mn13s
Image : William Hague

p 26-27.

Monumelt. 2017
Vidéo sonore
Durée : 16mn
Création sonore :
Armand Lesecq

p 28-32.

Flood [travelling fluvial].
2016
Vidéo sonore
Durée : 18mn

Ce catalogue a été édité
par la Ville d'Ivry-sur-Seine
à l'occasion de l'exposition
Édouard Sautai
Flood

Édouard Sautai remercie la Ville
d'Ivry-sur-Seine, l'équipe de la galerie
Fernand Léger, Valérie Knochel Abecassis,
Armand Lesècq, Antoine Raulin,
le théâtre d'Ivry Antoine Vitez,
Le Centquatre-Paris

Photographies :
Galerie Fernand Léger
Maquette : Zaoum
Achévé d'imprimer
en mai 2017
sur les presses de
l'imprimerie Périgraphic.
ISBN 979-10-96036-03-5

Galerie Fernand Léger
93, avenue Georges Gosnat
94200 Ivry-sur-Seine
01 49 60 25 49
galeriefernandleger@ivry94.fr

